



**WANG Anyi**

Le Chant  
des regrets éternels

Roman traduit du chinois  
par Yvonne André et Stéphane Lévêque



Éditions  
Philippe Picquier



**WANG Anyi**

*Le Chant  
des regrets éternels*

**Roman traduit du chinois  
par Yvonne André et Stéphane Lévêque**

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE CHINA NATIONAL PUBLISHING  
INDUSTRY TRADING CORPORATION



*Éditions  
Philippe Picquier*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE  
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Amour dans une petite ville*  
*Amour sur une colline dénudée*  
*Amour dans une vallée enchantée*

Titre original : *Chang hen ge*

- © 1995, Wang Anyi
- © 2006, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2008, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Chen Yi Ming, *Thé d'après-midi*

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0063-3  
ISSN : 1251-6007

## *Préface*

Romancière encore trop ignorée en Occident, Wang Anyi est née en 1954 à Nankin, mais elle a passé la quasi-totalité de son enfance à Shanghai, ville de toutes ses racines. Sa mère, l'écrivain Ru Zhijuan, connaît son heure de gloire dans les années 1950 pour avoir créé une pièce de théâtre et publié quelques nouvelles qui épousent parfaitement la doxa communiste du moment. Issue d'un milieu intellectuel, Wang Anyi récite dès l'âge de quatre ans des poèmes classiques, notamment *Le Chant des regrets éternels* du poète Bai Juyi (IX<sup>e</sup> siècle), dont elle reprendra le titre, bien des années plus tard, pour le donner à son roman. Son père, traité de « droitiste » au cours de la campagne antidroitnière qui succède aux Cent Fleurs en 1957, est démis de ses fonctions dans l'armée. Dix ans plus tard, la Révolution culturelle – 1966-1976 – rangera sa mère, comme nombre d'écrivains de l'époque, parmi les éléments de la « ligne noire » en matière de politique culturelle, un de ces « esprits malfaisants » dont il fallait réformer la pensée. Wang Anyi trouvera refuge dans la lecture des grands écrivains chinois et étrangers, notamment Balzac. En 1970 elle est envoyée dans la province

voisine du Anhui, dans le cadre des mouvements de rééducation de la jeunesse urbaine, mais elle intègre rapidement une troupe de musique révolutionnaire comme accordéoniste et violoncelliste. Elle y restera jusqu'en 1978, année de son retour à Shanghai, où commence véritablement sa carrière d'écrivain. Dès lors, elle n'a plus cessé de publier nouvelles, romans et essais, qui lui ont valu de nombreux prix littéraires. En 1981, son recueil de nouvelles *Yu, shashasha* (« Le Murmure de la pluie ») reçoit un excellent accueil. Elle travaille simultanément comme rédactrice d'un périodique shanghaien destiné aux enfants pour lesquels elle a beaucoup écrit. En 1985, *Xiao Baozhuang* (« Le Petit Bourg des Bao ») est couronné par le prix du meilleur roman de l'année. Dans nombre de nouvelles et de romans, elle évoque la vie des « jeunes instruits », témoignages littéraires d'une réalité vécue pendant ses longues années de semi-exil. Mais en 1986-1987, elle fit paraître successivement trois brefs romans, une « trilogie amoureuse » qui défraya la chronique et fit scandale<sup>1</sup>. Pour la première fois depuis des décennies, le thème de l'amour et de la sexualité était abordé sans détours dans une œuvre littéraire en Chine, bien avant que les confessions impudiques d'auteurs chinoises ne fussent à la mode. Depuis 2001, Wang Anyi préside l'Association des écrivains de Shanghai.

---

1. *Huangshan zhi lian* (« Amour sur une colline dénudée »), *Xiaocheng zhi lian* (« Amour dans une petite ville »), *Jinxiugu zhi lian* (« Amour dans une vallée enchantée »), publiés aux Éditions Philippe Picquier.

Jusqu'à ce jour, cette fine analyste de l'âme et du comportement de ses contemporains restait peu connue du public francophone qui disposait seulement de la traduction de deux textes<sup>1</sup>, certes de qualité, mais dont aucun n'avait l'ampleur romanesque qui caractérise *Le Chant des regrets éternels*.

Paru en 1995, ce roman a obtenu en l'an 2000 l'une des plus hautes distinctions chinoises, le prix Maodun. Wang Anyi voit enfin, avec cette première traduction en langue occidentale de son roman le plus célèbre, la juste reconnaissance de son talent.

Rythmé par les palpitations de la ville mythique de Shanghai, *Le Chant des regrets éternels* nous initie aux mystères de la cité à travers cinq chapitres en forme d'essais, prolégomènes qui se déroulent à la façon d'un rideau de scène qui « séparerait la nuit du jour ». L'auteur précise dès les premières pages que « dans les ruelles de Shanghai se passent des choses inavouables (...), toutes ces mousses qui poussent à l'ombre, comme des cicatrices sur des blessures, évoquent autant de douleurs qui ne s'effaceront qu'avec le temps ». Les ruelles de la ville apparaissent ici comme la métaphore d'un corps fracturé qui se déploie dans la ville tout entière, où se cachent maintes vies gâchées par les choix personnels et par l'histoire, que le temps seul pourra apaiser.

---

1. *Les Lumières de Hong-Kong*, Philippe Picquier, 2001, et *Amère jeunesse*, Bleu de Chine, 2004.

Bruissante de rumeurs, Shanghai cache les soupçons des demoiselles dans leurs mansardes, où la brume qui noie la ville « use la patience d'être fille, use la patience de vivre ». Les demoiselles languissent dans l'attente de celui qui les emportera, mais hélas, leurs espoirs resteront le plus souvent lettre morte. Les pigeons, qui volent par bandes, dominent Shanghai de leurs regards acérés auxquels « nul secret n'échappe ». Dans l'immensité du corps de la ville, surgit enfin l'héroïne du roman, indissociable de la cité à laquelle elle appartient. Wang Ts'iyao, dont le prénom chinois évoque le jade, nous est présentée comme l'archétype des jeunes filles de Shanghai qui décline toutes les figures imaginables de l'héroïne. Le destin de Ts'iyao peut donc se comprendre comme autant de destins possibles. Dans ce roman divisé en trois mouvements, trois temps de la vie de l'héroïne, Shanghai est omniprésente, « fissure du monde » où l'on peut se cacher loin des tourments de l'histoire qui traverse le siècle. De cette histoire, seules des bribes nous sont livrées, d'autant plus cruelles qu'elles restent rares dans le corps du récit. Il n'est besoin que de lire le dernier envol de M. Tch'eng pour s'en convaincre. Sobre évocation du couperet qui tombe et tranche une vie saccagée par la furie de la Révolution culturelle. Il y a chez Wang Anyi une pudeur délicieuse, une retenue et une grâce dans l'écriture qui en font l'une des grandes dames de la littérature chinoise. L'intimité des êtres, leurs frissons secrets, les replis de l'âme, bien que constamment explorés, restent murmurés plus que dépeints par le miracle d'une écriture ciselée.

Roman de la nostalgie, d'un temps d'avant que ne sonne l'heure mauvaise – son titre le dit assez –, *Le Chant des regrets éternels* est aussi le roman, non du temps retrouvé, mais du temps suspendu. Par la finesse d'un style qui force l'admiration, reconnu par de nombreux critiques chinois comme l'un des plus fouillés du moment, l'auteur excelle à évoquer le presque rien, le détail pourtant essentiel qui fonde le cours d'une existence. A ce titre, les pages qui retracent le refuge de l'héroïne au village de Pont-des-Wou comptent parmi les plus abouties du roman. Ce village nous dévoile les arcanes d'une Chine éternelle, sublimée mais néanmoins proche de chacun. Terre d'asile et de repos, irriguée par les canaux où croissent les mousses centenaires, Pont-des-Wou est au cœur de la Chine ce que les monastères sont à nos campagnes, lieu de repli où l'âme vient faire silence. La notion de refuge revient aussi dans l'image incantatoire de la « fissure du monde », seul endroit où l'on a pu se réfugier jusqu'à l'ère de la libéralisation post-maoïste. Nichés dans le secret d'une ruelle de la « tranquillité », veinule irriguée de vie, les êtres s'abritent à l'écart des tourments de l'histoire. Mais ces longs chapitres qui se situent dans le huis clos d'un appartement nous en apprennent davantage sur l'âme de la cité et de ses habitants que tous les discours convenus sur Shanghai, qui serait la plus « occidentale » de toutes les cités chinoises. Toutefois, le lecteur qui plonge dans ces regrets éternels s'aperçoit bien vite que les cartes ont été brouillées. De quel

Shanghai est-il question ? De plusieurs, assurément, et par le génie de l'écriture, l'auteur nous invite à regarder le destin tragique d'une femme comme une lecture possible du destin douloureux de la ville de Shanghai. Aujourd'hui moderne à l'excès, ivre de puissance, Shanghai semble perdre ce qui faisait autrefois sa force, la vie secrète qui se déployait dans ses ruelles. Ainsi le regard de l'auteur sur la cité chère à son cœur, empreint de nostalgie, se révèle-t-il sans complaisance dans la dernière partie du roman. Lorsqu'au début des années 1980 l'héroïne arrive au terme de son existence, quand enfin le temps d'avant ressurgit, la frivolité semble s'être emparée des âmes. Au grand dam de Wang Ts'iyao, l'essentiel est détourné au profit de la seule apparence. Par l'entremise de son héroïne, l'auteur observe avec une moue méprisante la jeune génération qui découvre, avec le début de la politique de libéralisation, les délices de la société de consommation. Mais il y a plus que cela : au détour d'une phrase lapidaire qui clôt un chapitre, elle nous rappelle que le temps perdu ne se rattrape jamais. L'héroïne retrouve un peu de la saveur de sa jeunesse en invitant sa fille et son futur gendre au célèbre restaurant de *La Maison rouge*, mais l'image du passé – qui revient alors – l'envahit de mélancolie, car la voici désormais seulement « spectatrice » d'un monde qui fut le sien.

Wang Anyi connaît la femme shanghaienne à la perfection, et elle nous la fait découvrir sous un jour réaliste qui frise parfois la cruauté. Les dernières amours de l'héroïne pour un très jeune

homme, amours quasi incestueuses, glacent le sang : n'est-il d'autre chemin possible que celui de cette déchéance ? Se jeter aux pieds d'un homme pour réclamer une dernière étreinte, n'est-ce pas là cette « longue douleur sans fin » que doit connaître chaque Wang Ts'iyao ? Tout au long de son œuvre, Wang Anyi ne cesse d'explorer l'âme, « à petits coups de rame pour ne pas l'effaroucher d'une brusque approche », disait Michaux, mais les hommes y ont rarement le beau rôle. Il y a chez Wang Anyi une discrète note de misandrie qui sous-tend la mélodie d'ensemble et l'on serait tenté de poser la question : que sont les hommes devenus ? Au cours de la vie de l'héroïne, plusieurs hommes se succèdent dans ses faveurs mais aucun ne semble répondre à la hauteur des attentes de la belle. Elle se livre dans sa prime jeunesse à celui qui la mènera à la consommation de son destin tragique, car l'homme qui la déflore et l'installe dans une vie de luxe est aussi celui par qui « le malheur est dans la place ». Tout se monnaie et au prix fort : les lingots d'or offriront à la fois le salut et la mort en héritage.

Superposition presque parfaite du destin de l'héroïne avec celui des ruelles dont les « innombrables rameaux s'entrecroisent en un réseau sans fin », *Le Chant des regrets éternels* nous fait pénétrer dans l'intimité de Shanghai où se tissent de silencieuses tragédies. A l'instar des ruelles, les visages « racontent toujours la même histoire, celle de mille personnes aux mille visages qui agissent à l'unisson ».

Pour les noms des personnages du roman, la transcription de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (EFEEO) a été préférée, car elle permet au lecteur francophone une meilleure prononciation, plus proche de la prononciation chinoise.

Les traducteurs souhaiteraient exprimer leurs plus vifs remerciements à toutes celles et à tous ceux qui les auront accompagnés au cours de cette longue aventure.

Toute notre gratitude à Madame Wang Anyi qui a consenti à sacrifier quelques jours de vacances à Paris pour nous aider à résoudre certaines questions épineuses.

Un grand merci à Mesdames Gui Yufang, Zhou Linfei, Madeleine Bonnaud, et à Roger Chazal, pour leur relecture patiente du manuscrit et les innombrables conseils prodigués.

D'autre part, malgré leur éloignement géographique, les traducteurs se sont retrouvés à maintes reprises pour mettre au point le texte final. Ils souhaiteraient remercier pour leur accueil Florence Dupagne, Irène Bungener, Yvette Roy et Bernard Guillon ainsi que Hrothgar Brandisius.

Enfin, merci à Florence Remy pour l'acuité de son regard et la pertinence de ses remarques.

Marcilly-le-Châtel, Bordeaux,  
décembre 2005

# LIVRE I



Pour un observateur qui dominerait Shanghai, le spectacle des *longtang* est impressionnant. Toile de fond sur laquelle ressortent rues et buildings comme autant de lignes et de points, semblables aux rides du pinceau qui, dans une peinture traditionnelle, suggèrent les ombres, ces ruelles meublent les vides. A la nuit tombante, quand les lumières s'allument, ces points et ces lignes s'éclairent et les grands pans d'ombre, derrière, forment les ruelles de Shanghai. Ces ombres, vagues déferlantes semblant repousser les lumières, prennent une épaisseur sur laquelle flottent points et lignes qui la fragmentent, ainsi la ponctuation qui délimite les phrases d'un texte. Ces ombres sont un gouffre : si on y jetait une montagne, elle serait engloutie sans un bruit. On dirait en effet que de nombreux écueils s'y dissimulent et qu'un moment d'inattention peut vous faire chavirer. Toutes les lumières de ces points et ces lignes ressortent sur les ombres de Shanghai depuis plusieurs dizaines d'années. L'éclat de ce Paris de l'Orient se déploie lui aussi sur ce fond d'ombres depuis plusieurs dizaines d'années. A présent, tout semble vieux, laissant peu à peu apparaître les marques du temps.

Aux premières lueurs de l'aube, les lumières s'éteignent les unes après les autres. D'abord une légère brume, une lueur horizontale, esquisse les contours, comme à fins traits de pinceau. Surgissent alors les lucarnes sur les toits des maisons dans les ruelles à l'ancienne; dans la brume matinale, elles révèlent des formes fines et subtiles, avec leur cadre de bois délicatement sculpté, les tuiles des toits habilement agencées et, sur les rebords des fenêtres, les rosiers en pots cultivés avec soin. Puis apparaissent les terrasses avec le linge étendu depuis la veille, figé et immobile, comme dans un tableau; le ciment des murets qui entourent les terrasses s'écaille, faisant surgir les briques de couleur rouille. Ici encore, on se croirait dans un tableau où chaque coup de pinceau soulignerait un détail. Viennent enfin les lézardes sur les pignons avec de la mousse ici ou là dont la fraîcheur est palpable. Le premier rayon de soleil atteint le haut des murs des maisons, formant une belle peinture chatoyante et pourtant triste, empreinte d'une certaine fraîcheur bien que marquée par l'usure des ans. A ce moment-là, le sol de ciment reste noyé dans la brume qui demeure plus dense au fond des ruelles que vers l'entrée. Dans les ruelles modernes, les balcons de fer forgé sont frappés par la lumière qui se reflète dans les vitres des portes-fenêtres, comme un trait acéré qui ouvrirait le rideau de scène et séparerait la nuit du jour. Le soleil chasse enfin la brume, les couleurs se précisent: on découvre alors que la mousse n'est pas verte mais noire, que les montants des

fenêtres sont noircis, que les grilles noires des balcons sont jaunes de rouille, que dans les lézardes des pignons pousse de l'herbe verte, et que, dans le ciel, les pigeons blancs sont devenus gris.

Les ruelles de Shanghai sont multiples et variées, toujours imprévisibles, il n'y en a pas deux semblables. Cependant, quelles que soient leurs différences, elles ne s'écartent jamais totalement du modèle ; si la forme change, elles conservent le même esprit ; finalement, qu'elles partent dans un sens ou dans un autre, elles racontent toujours la même histoire, celle de mille personnes aux mille visages qui agissent à l'unisson. Parmi les plus prestigieuses, les ruelles à porte monumentale sont dans la lignée des demeures à pavillons et grandes cours, telles des résidences mandarinales auxquelles la porte et les murs donnent une allure de forteresse protégée. Mais la porte franchie, on découvre que la cour est étroite, la salle de réception si exiguë qu'on la traverse en deux ou trois pas. Un escalier de bois conduit au toit, il mène tout droit à l'appartement des demoiselles dont la fenêtre sur la rue laisse filtrer leurs tendres soupirs. Dans les quartiers est de la ville, les maisons des ruelles modernes ont perdu leur morgue, avec leurs portes basses en fer forgé, et à l'étage, une fenêtre où l'on peut se pencher ainsi qu'un balcon qui permet d'observer le spectacle de la rue. Les branches des lauriers-roses de la cour passent par-dessus le mur, évoquant un printemps en liberté. Mais l'intérieur des maisons est bien protégé par une serrure de sûreté de fabrication

allemande à la porte de derrière, des grilles aux fenêtres du rez-de-chaussée, des pointes aiguës en haut de la petite porte en fer, et une cour intérieure qui donne le sentiment qu'après y avoir pénétré, on ne peut plus en ressortir. Dans le quartier ouest, les résidences situées dans les ruelles sont bien plus sévèrement protégées : une fois la porte verrouillée, une seule personne suffit à garder l'entrée de ces appartements aux pièces en enfilade et les murs bien isolés ne laissent pénétrer aucun bruit. Chaque bâtiment est largement séparé de l'autre, si bien qu'on peut y vivre et y mourir sans connaître les gens du voisinage. Mais il s'agit d'une protection démocratique à l'occidentale, qui sauvegarde la liberté et permet à chacun d'agir à sa guise sans que personne ne l'en empêche. En revanche, les courées de cabanes ouvertes à tout vent laissent les toits de feutre prendre l'eau, leurs murs en planches ne protègent pas des bourrasques, portes et fenêtres ferment mal. Dans ce type de ruelles, les maisons semblent comprimées, entassées les unes contre les autres, et les lumières chétives, grosses comme des graines de soja, sont aussi denses que les grains de riz dans une casserole de bouillie. Toutes ces ruelles, comme un fleuve qui aurait une infinité d'affluents ou comme un arbre immense aux innombrables rameaux, s'entrecroisent en un réseau sans fin. Ouvertes en apparence, elles se révèlent en fait mystérieuses, insondables, avec un cœur tortueux. Au crépuscule, les vols de pigeons s'attardent dans le ciel de Shanghai, à la recherche de leurs nids. Vus d'en haut, les toits qui ondulent à l'infini semblent des

collines, mais quand on les regarde d'en bas, on dirait des pics. Du ciel, ils forment une masse illimitée dans laquelle on a peine à s'orienter. Tels de l'eau qui déborde et s'infiltré partout, ils évoquent le désordre alors qu'ils s'entremêlent harmonieusement. A la fois étendus et denses, pareils à un champ où un paysan ferait une bonne récolte après l'avoir ensemencé, ils ressemblent pourtant à une forêt vierge qui se renouvellerait sans cesse. Ils offrent un spectacle absolument splendide.

Les ruelles de Shanghai sont sensuelles, intimes comme le contact de la peau ; fraîches et tièdes au toucher, on les peut appréhender mais elles gardent leur part de secret. Les fenêtres graisseuses des cuisines, à l'arrière des maisons, permettent aux servantes de bavarder, l'une dedans, l'autre dehors ; les portes de derrière livrent passage aux jeunes demoiselles qui vont au lycée sac de classe à la main, ou à des rendez-vous galants ; les grandes portes de devant ne sont ouvertes que pour les événements importants, pour accueillir des invités de marque, quand on y colle des faire-part de mariage ou de décès. Toujours plus ou moins en effervescence, les ruelles sont agitées et bavardes. Les terrasses et les balcons, comme les rebords des fenêtres, retiennent les confidences ; la nuit, les coups frappés aux portes se succèdent ici et là. Il vaut mieux choisir un endroit d'où l'on domine la ville pour la voir sous un bon angle : le linge qui sèche, enfilé sur des perches de bambou entrecroisées, révèle l'intimité des êtres tout comme



Cette version électronique  
a été réalisée le 29 février 2012  
par ePagine  
([www.epagine.fr](http://www.epagine.fr))  
en partenariat avec le Centre National du Livre  
([www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr))

ISBN PDF : 9782809708073